



Xavier-Laurent Petit  
*Itawapa*

## *Le livre*

« Je n'ai plus que quelques minutes d'électricité par jour et je ne pourrai certainement plus t'envoyer de nouvelles avant un certain temps, mais *não se preocupe*, Talia, *tudo bem*. Ne t'inquiète de rien. Tout va bien. »

Talia a beau relire le dernier mail de sa mère pour se rassurer, le « certain temps » s'éternise. Cela fait déjà un mois et demi que « tout va bien », quarante-huit jours exactement que Juana ne lui a plus donné signe de vie.

Quelle idée, aussi, de s'installer, seule, dans une baraque minable au cœur de la forêt amazonienne ! Lorsqu'elle a découvert qu'Itawapa était au centre d'un projet de forages pétroliers, sa mère a démissionné de son poste de professeur d'ethnologie pour voler au secours d'Útimo, le dernier survivant d'une tribu indienne décimée dans des circonstances mystérieuses. Est-il hostile ? Est-il amical ? Comment le savoir ? Personne n'a jamais réussi à le rencontrer.

Talia est bien décidée à tout faire pour retrouver sa mère. Quitte à s'enfoncer dans 200 kilomètres carrés de forêt vierge, de marais et de terres inexploitées pas forcément hospitalières...

« Un beau roman, une belle quête, à la découverte d'un peuple et d'un mode de vie anéantis au nom de la rentabilité économique et industrielle, qui a aussi détruit durablement l'équilibre du "poumon de la planète", l'Amazonie. »

Le blog *Je bouquine*

### *L'auteur*

Xavier-Laurent Petit a l'imagination vagabonde, un article, une photo peuvent l'entraîner au bout du monde. Cette fois, c'est un dossier de *Courrier international* consacré à l'Amazonie qui a déclenché sa « machine à écrire ». On y parlait de l'Índio do Buraco, seul et dernier survivant d'une tribu d'Indiens Arriedos, qui refusent tout contact avec notre civilisation. C'est à lui, qui sans doute n'en saura jamais rien, que Xavier-Laurent Petit a dédié ce livre.

[Pour aller plus loin avec ce livre.](#)

Xavier-Laurent Petit

# Itawapa

Médium poche

*l'école des loisirs*

11, rue de Sèvres, Paris 6<sup>e</sup>

*À Matthis, dont les voyages bien réels ont nourri  
ce voyage de papier.*

*À Geneviève, pour l'exigence de sa lecture.*

*À l'Índio do Buraco, qui n'en saura jamais rien,  
mais dont l'histoire est à l'origine de ce livre.*

I

Les mangeurs d'arbres  
avril 1974

# 1

Les cimes des arbres se perdaient dans les nuages. Des nuées d'insectes crépitaient et l'air résonnait du cri des jacamars. La forêt bruissait dans la chaleur, pleine de craquements et de frôlements, si dense que la clairière où se dressaient les deux *malocas*\* était presque invisible.

Assise dans la pénombre, une femme donnait le sein à son bébé qui tétait avec de petits bruits de plaisir, les yeux mi-clos, bercé par les mouvements du hamac.

L'Indien ne quittait pas des yeux la petite part du ciel qui perçait entre les branches. En quelques instants, elle avait viré au noir de plomb, comme si le jour venait de s'éteindre. Il roula quelques feuilles de tamiale en une grosse cigarette qu'il alluma aux braises du feu, et l'odeur du tabac se répandit sous la toiture de paillis.

\* Maison communautaire dans laquelle vivent plusieurs familles.

Le hurlement aigu d'un *alawata*\* retentit comme une alarme. Immédiatement, les singes, les oiseaux et les insectes se turent. Tous en même temps. Les feuilles elles-mêmes se figèrent dans une immobilité de pierre. Sans le moindre souffle pour les agiter. La cigarette à deux doigts des lèvres, l'Indien semblait attendre quelque chose et la forêt entière attendait avec lui. Seuls les minuscules soupirs du bébé troublaient l'épaisseur du silence.

Une bourrasque de vent agita soudain les branches, quelques gouttes tièdes s'écrasèrent dans la poussière et un éclair taillada les nuages. Le coup de tonnerre qui suivit sembla fracasser le ciel. L'Indien tira quelques bouffées de sa cigarette. C'était l'un de ces orages comme il en éclatait chaque jour à la saison des pluies, assourdissant, capable de tout détruire sur son passage. La pluie mugissait comme un torrent, la terre vibrait sous les impacts de la foudre et, chaque fois, le bébé sursautait entre les bras de sa mère.

La pluie redoubla de violence. Les deux pieds dans la boue rouge qui dévalait vers l'*iguarape*\*\*, l'Indien termina sa cigarette. Il récupéra soigneusement

\* Singe hurleur.

\*\* Ruisseau.



les feuilles à demi calcinées de son mégot et s'adossa au poteau d'entrée de la maloca. Tout autour de lui, le monde était devenu uniformément liquide.

Il fallait attendre. Rien d'autre.

Un dernier roulement de tonnerre, un rayon de soleil entre les branches... Aussi brutalement qu'il avait débuté, l'orage s'arrêta.

La terre se mit à fumer dans la chaleur et la forêt reprit son tapage habituel. Cris des oiseaux, coassements des grenouilles et piailllements des singes minuscules qui se pourchassaient.

C'est alors que, pour la première fois, les Indiens entendirent le bruit.

Il provenait du côté où le soleil se lève. Un bourdonnement sourd et lointain, étouffé par les arbres, mais clairement audible.

Tous se regardèrent. Les femmes, les vieux, les chasseurs, les enfants... Ils n'étaient qu'une douzaine, mais tous avaient entendu. Même la petite fille qui ouvrait maintenant grand les yeux. Ici, chacun apprenait à déchiffrer les bruits de la forêt dès le plus jeune âge. C'était une question de vie et de mort. Une herbe froissée, une branche brisée, un frôlement... Le moindre craquement avait sa signification. Venimeux, armé de griffes ou de crocs, le danger se

cachait partout, il fallait le déceler avant qu'il ne soit trop tard. La vie – sa propre vie – en dépendait. Mais ce bruit-là, ce grondement qui se répandait sous les arbres, personne ne l'avait jamais entendu. Aucun des anciens ne se souvenait d'une chose pareille. Jamais encore la forêt n'avait parlé de cette façon.

Des regards s'échangèrent et un mot circula à voix basse.

Les *kalawas*... Ce bruit portait la marque des kalawas.

Les kalawas étaient ces hommes qui vivaient au-delà de la forêt. La plupart étaient étrangement pâles, mais paraît-il que certains étaient noirs, et d'autres ni blancs, ni noirs. On racontait beaucoup de choses sur eux. Qu'ils portaient une peau de tissu par-dessus leur peau d'homme et que quelques-uns avaient le visage couvert de poils, comme les animaux. Personne ne savait d'où ils venaient, mais une chose était certaine : les kalawas n'étaient pas indiens. Ils venaient pour l'or, les diamants, les opales, ou encore pour les arbres qu'ils coupaient et emportaient on ne savait où. C'était du moins ce qu'on disait. Parce que ici personne n'en avait jamais vu, ni même approché. Seulement entendu parler.

On disait d'autres choses aussi...

Que les kalawas étaient coléreux et imprévisibles, capables de tout détruire sur leur passage. Que leurs armes de fer crachaient la mort et que le plus sage était de les éviter.

Mais comment éviter d'entendre ce grondement qui envahissait la forêt ?

L'Indien prit ses armes de chasse. Un arc et des flèches. Les autres chasseurs du village l'imitèrent et, par des sentiers si étroits qu'ils disparaissaient sous les herbes, s'enfoncèrent dans la forêt, légers et silencieux, comme s'ils glissaient sur les herbes.

Le grondement enflait à chaque pas. Toujours plus fort, plus étrange, et plus inquiétant. Le soleil était à la moitié du ciel lorsqu'ils arrivèrent. Le bruit était tout proche. Juste derrière le rideau de feuilles que l'Indien écarta doucement.

Ce qu'il découvrit alors n'avait aucun sens.

Dans un tumulte de fin du monde, un monstre de fer dévorait la forêt. Une créature comme jamais il n'en avait imaginé, même dans ses pires cauchemars. Le monstre crachait une fumée noire et le sol trépidait sous son poids. Ses yeux jaunes luisaient comme de minuscules soleils et fouillaient la pénombre verte des sous-bois. Il avançait en écrasant tout sur son passage, rugissait comme un fauve et broyait comme des herbes les arbres les plus jeunes. Rien ne semblait pouvoir lui résister.

Tapi derrière un enchevêtrement d'épineux, l'Indien ne bougeait plus. La peur lui nouait le ventre. À quelques pas, il entendait la respiration des autres et sentait l'odeur de leur propre peur se mêler à la sienne. Les oiseaux et les singes avaient détalé depuis longtemps et, à l'exception des hommes blancs qui accompagnaient la créature et semblaient lui servir

d'esclaves, les chasseurs étaient sans doute les seuls êtres vivants à n'avoir pas fui. La bête de fer aurait pu les écraser comme des insectes.

Le monstre avançait toujours dans un fracas terrifiant. Les fragiles silhouettes des kalawas s'agitaient à ses côtés. Certains portaient des armes en bandoulière. D'autres tenaient à bout de bras de lourds engins qu'ils faisaient parfois rugir et dont les dents déchiquetaient les bois les plus durs comme de simples brindilles.

La créature cessa soudain d'avancer. L'un des kalawas cria quelque chose et le bras du monstre se déploya comme un serpent jusqu'au tronc d'un jatoba. Une énorme lame de fer tournait à son extrémité. L'Indien retenait son souffle. Dans un grincement assourdissant, la lame entama le bois. Le bruit se fit plus aigu à mesure qu'elle s'enfonçait dans la chair de l'arbre. La sciure voltigeait, le tronc frémissait... Il vacilla soudain et s'abattit dans un craquement, emportant dans sa chute les arbres les plus proches.

Le poing serré sur son arc, l'Indien tremblait de tout son corps. Comment était-il possible de briser l'échine d'un tel arbre en aussi peu de temps ? Comment appeler les hommes qui servaient ce monstre de fer ?

« Des *wewemutak* », fit-il à mi-voix. Des mangeurs d'arbres.

Le monstre de fer recula lentement, laissant place aux humains qui coupèrent à ras les branches maîtresses. Leurs engins fumaient et rugissaient tandis que plus loin le bras du monstre se déployait vers un nouveau tronc.

À peine en avait-il terminé avec un arbre qu'il passait au suivant.

Le soleil fit le tour du ciel, la nuit allait tomber et les mangeurs d'arbres avaient fauché une dizaine d'arbres, des jatobas, des ébéniers, des makkakabes... Les yeux écarquillés de stupeur, les chasseurs n'avaient rien fait d'autre qu'observer cet étrange massacre, et pas un instant les kalawas n'avaient soupçonné leur présence. Les troncs gisaient maintenant dans la boue, nus et débarrassés de leurs branches. Certains étaient des arbres-ancêtres, des *weweptë*, enracinés là depuis la nuit des temps. Les esprits de la forêt y habitaient et il fallait être fou pour oser y toucher, mais de cela les mangeurs d'arbres se moquaient.

Lorsque les chasseurs revinrent au village, le grondement des engins résonnait encore à leurs oreilles. De peur de se faire repérer, les femmes

n'avaient pas allumé de feux. Et comme les hommes n'avaient pas chassé, tous s'accroupirent autour des cendres froides, se contentant des plantes que les femmes avaient cueillies et des lézards ou des chenilles capturés par les enfants. Les hommes discutèrent longuement, à voix basse et inquiète, en buvant de la bière de manioc, tandis que les anciens mâchonnaient des feuilles d'ipadu.

Pourquoi abattre tant d'arbres d'un coup ? Pourquoi risquer la colère des esprits de la forêt ?... Personne n'avait de réponse à ces questions.

– Les arbres-ancêtres ont connu la création du monde, commença Iosha, le plus âgé du village. Ils étaient là bien avant nous.

Leur fin n'annonçait-elle pas la fin du monde ?

Sa voix tremblait. Il tira une bouffée d'une cigarette de tamiale et le cri d'une chouette retentit, tout proche. C'était également une question sans réponse.

Les chasseurs y retournèrent les jours suivants.

Ils se glissaient le matin à proximité du chantier et passaient la journée dissimulés parmi les lianes et les branches, à observer les moindres gestes des kalawas. Dès le deuxième jour, d'autres engins étaient arrivés par la piste qui entaillait maintenant la forêt. Ils soulevaient les troncs comme s'il s'agissait de brindilles et les emportaient on ne savait où. Leurs rugissements se mêlaient au fracas des orages qui s'abattaient sur la forêt. Mêmes les pluies diluviennes ne les arrêtaient pas. Les hommes couraient d'une machine à l'autre et pataugeaient jusqu'aux genoux dans la boue. Les moteurs des engins fumaient sous les trombes d'eau et leurs yeux jaunes transperçaient les murailles de pluie. Les troncs s'entassaient à l'écart comme des cadavres d'animaux. Chaque jour, la clairière devenait plus large



et plus nue. Chaque jour, elle s'étendait un peu plus en direction du village.

Les kalawas agissaient comme s'ils étaient les maîtres de la forêt. Peut-être se croyaient-ils seuls au monde... Il aurait pourtant suffi que l'un d'eux s'enfonce à couvert de quelques pas pour croiser les sentiers de chasse et apercevoir les premières parcelles de manioc. L'Indien se demandait parfois ce qu'il ferait si l'un des hommes l'approchait de trop près. Devrait-il le tuer ? Le capturer ? Il n'en savait rien, mais la question ne se posait pas : jamais les mangeurs d'arbres ne se risquaient au-delà de la clairière. Comme s'ils redoutaient d'aller là où leurs machines n'allaient pas.

Cinq jours que les kalawas étaient à pied d'œuvre, et jamais le grondement de leurs machines n'avait été si proche. Au rythme où ils avançaient, ils découvrieraient le village d'ici trois jours. Quatre, peut-être.

Que se passerait-il alors ?

Les chasseurs et les anciens en discutaient à mi-voix, comme s'ils redoutaient d'être entendus. Tous étaient d'accord. Il n'y avait plus à attendre. Il fallait partir, abandonner le village et s'enfoncer au cœur de la forêt. Hors de portée des Blancs et de leurs machines.

Septième jour.

Le soleil était à peine levé que le vrombissement des moteurs envahit de nouveau la forêt. Les chasseurs rassemblèrent leurs armes pendant que les femmes entassaient dans des hottes le peu qu'elles emportaient. Hamacs, râpes à manioc, calebasses... L'Indien, lui, avait tracé sur son visage les peintures de chasse rouges et noires. Il ne partait pas, il rejoindrait les autres plus tard. Il voulait encore observer les mangeurs d'arbres. Tenter de comprendre. Voir aussi ce qui allait se passer lorsque les kalawas découvrieraient le village abandonné.

La colonne se mit en marche au petit jour, alors que des lambeaux de brume s'accrochaient encore aux branches. Les chasseurs en tête, les vieux derrière, les femmes et les enfants entre eux. L'Indien les regarda s'éloigner sous les arbres. Sa femme portait leur petite fille endormie dans un panier de joncs

tressés et le vieux Iosha fermait la marche, avançant à petits pas, une main sur l'épaule de celui qui le précédait. Les silhouettes disparurent une à une.

L'Indien attendit de ne plus les voir pour prendre la direction de la clairière.

Du même auteur à *l'école des loisirs*

Collection MÉDIUM

*L'oasis*

*Fils de guerre*

*L'homme du jardin*

*Miée*

*Les yeux de Rose Andersen*

*Maestro*

*Be safe*

*Il va y avoir du sport mais moi je reste tranquille*

(recueil de nouvelles collectif)

*L'attrape-rêves*

*Un monde sauvage*

Collection BELLES VIES

*Charlemagne*

*Marie Curie*

© 2013, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition papier  
© 2015, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition numérique  
Loi n° 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications  
destinées à la jeunesse : janvier 2013

ISBN 978-2-211-22560-1

Avec le soutien du



[www.centrenationaldulivre.fr](http://www.centrenationaldulivre.fr)